

Mythologies

Mytho réalité.

Manolo.

Le voyage sans retour.

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT
on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>
ou encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>
ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr

Mytho réalité

Amis et amies, je m'en vais vous rapporter le récit mythologique des Oulimanes.

Aux confins de l'Lilinoï existe le pays du Tamshaga. Il faut traverser le désert qui borde la frontière pour arriver au petit village des Oulimanes. Ici on trouve le peuple des sables. Ils logent dans des trous de roches que le vent tourbillonnant a creusés au fil du temps. Souhamoro le pêcheur de truites aimait à quitter son village durant la nuit pour se rendre près la rivière Sèche. On la nomme ainsi, car il faut attendre la saison des pluies qui inondent les hauts plateaux pour que le cours d'eau retrouve son lit. Alors les poissons arrivent pour gagner en aval leur lieu de frai. Souhamoro faisait partie du clan des Totems Lézards et il en était fier. Aussi lorsqu'il croisa la grenouille des pierres, il passa son chemin. Quand il la revit, fièrement installée sur un rocher, il détourna le regard et frappa le sol de son bâton de pèlerin. Et enfin, un peu plus loin quand elle s'adressa à lui d'un ton hautain : « Ne serais-tu pas Souhamoro le fils de Rahma la fille qui parle aux Sylves, les buissons promeneurs ? » d'un coup de pied il écrasa cet importun puis il poursuivit son chemin. En dépassant le tertre aux roches rouges découpées par les vents, il se demanda comment on avait pu le confondre avec ce Souhamoro fils de Rahma. Rhama qui lui était aussi inconnue que les hommes vivant au delà de l'Lilinoï.

- Cher narrateur, excusez-moi d'intervenir, mais ce que vous présentez comme un récit mythologique n'en est pas un ! Et par pitié, cessez d'inonder le lecteur des références inutiles qui surchargent le récit !

- Je suppose, très cher myologue que vous avez là de bonnes raisons pour intervenir ainsi en plein milieu de mon histoire.

- Tout d'abord cette mystérieuse région que vous nommez l'Lilinoï, excusez-moi mais ça ne ressemble à rien ! Faites un effort pour faire cadrer votre mythe avec un soupçon de réalisme !

- Les mythes ont toujours été des récits qu'on ne peut situer ni dans le temps ni dans l'espace et qui n'ont que faire du réalisme !

- Mais la culture oui ! A quelle religion faites-vous allusion ? Quelle civilisation ? Certainement pas les Grecs, même si vous utilisez une terminaison en « oï » ! Quant à la cité du désert nommée Tamshaga ! Nous nageons en pleine in-étymologie ! Le terme « Oulimane » quant à lui fait penser à une langue indoeuropéenne. Et en ce qui concerne le mythe de la grenouille, on sent poindre la référence aux populations natives de l'ouest américain ! Ce n'est plus un mythe, c'est un melting-pot mythique !

- Pardonnez-moi, mais le lecteur attend la suite ! Oubliez-nous, place à l'intimité que diantre !

La pêche avait été bonne, Souhamoro revenait avec son panier chargé de truites plus belles les unes que les autres. A l'ombre des roches rouges, il installa un séchoir pour ses poissons et les disposa de telle façon que ni l'un ni l'autre ne se touchât et il s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par la voix éraillée d'une vieille femme. « Qui m'a pris ma fille, reine des étangs ? Où la pauvre a-t-elle été envoyée ? » Tout en prononçant ces mots, elle s'arrachait les cheveux et pour finir, tomba à genoux. Souhamoro s'approcha d'elle « Que puis-je faire pour consoler votre peine ? » La femme se releva, sécha ses larmes et demanda qu'on ait pitié d'elle. « Offrez-moi un quart de votre pêche, ainsi j'oublierai la misère qui s'acharne sur moi. » Le pêcheur lui rit au nez, et pour tout paiement, lui jeta une poignée de sable à la figure.

Après avoir disposé ses truites séchées dans son panier de telle façon que ni l'un ni l'autre ne dépassât du torchon que les séparait, il reprit sa route. Dans la vallée d'ocre irisée de teintes soufrées, le soleil frappait durement. Après plusieurs heures de marche, Souhamoro dressa un abri sous toile, s'y installa et s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par la vieille femme. Une fois son laïus débité, elle réclama cette fois la moitié de la pêche pour consoler sa peine. Elle reçut pour tout paiement, deux poignées de sables au travers du corps.

Pour quitter le désert de feu, il fallut à Souhamoro un peu plus de temps qu'au soleil pour

contourner la terre et venir la saluer sur l'autre versant. La vallée du Tamshaga s'étendait au loin. Souhamoro pensa qu'il avait suffisamment arpentré les sables et que la grotte du Cèdre tombait à point nommé. Il s'y installa, déposa son panier et s'assoupit, bercé par le doux souffle de l'air qui remontait des entrailles de la terre. Il avait à peine fermé l'œil que la vieille folle recommença son manège réclamant cette fois la totalité de la pêche. Pour tout salaire, trois brassées de sable lui furent jetées dans les yeux.

Réveillé pour réveillé, Souhamoro attrapa son panier et le porta à son bras. Mais une odeur infâme de putréfaction lui irrita les narines. Il souleva le premier torchon, une armée de vers se régalait de la chair suintante des poissons. Il jeta le tout sur le sable chaud. Et fit de même avec la deuxième couche de poissons, puis pareillement pour la troisième et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il arrive au fond. Le panier lui-même était si empuanti, qu'il le lança au loin. Dépité, il s'engagea sur le sentier serpentant dans la caillasse pour rejoindre son village. Qu'elle ne fut pas sa surprise, de découvrir, dans l'ombre d'un rocher, la femme toute souriante, le panier au creux du bras. « As-tu bien abandonné le contenant et son contenu pour toujours et sans espoir de retour ? » « Evidemment ! », lui répondit le pêcheur. Des paniers il en avait d'autres, et personne ne lui aurait acheté des poissons pourris. La femme sortit alors une truite du panier pour s'en régaler. Au premier poisson, Souhamoro eut un moment d'hésitation, au deuxième il faillit s'étouffer, au troisième, il arracha le panier des mains de la vieille et récupéra sa pêche. La vieille femme s'avança, cracha au sol et promit vengeance au nom de la lune rousse, puis elle ajouta « Ton village sera gobé comme un œuf et pas un ne survivra à la tempête de feu qui se déversera sur vous ! » Dans une nuée vaporeuse, elle disparut, laissant Souhamoro avec son panier vide et puant au bout du bras. Le pêcheur considéra qu'il s'agissait là d'un très mauvais présage et que peut-être il avait offensé les dieux. Il prit ses jambes à son cou, dévala la pente qui menait à la route, et courut jusqu'à son village des Oulimanes. Il n'avait plus qu'une idée en tête, demander conseil auprès du sage et avertir son peuple.

- Permettez-moi d'intervenir une fois encore mais faire usage du vocable « peuple » est une ineptie puisqu'il s'agit d'un village !
- Vous êtes toujours là ! Je vous croyais parti au diable vauvert
- Un mot encore en ce qui concerne votre récit pseudo mythologique. Parmi laquelle de ces trois catégories vous situez-vous : Une cosmogonie ? Pas l'ombre. La genèse d'une société humaine ? Mais alors laquelle ? Reste une tentative d'explication des phénomènes naturels, j'ai hâte de savoir celui dont vous parlez. Dernière option, la question du statut de l'être humain ? Il va falloir une dimension métaphysique qui manque pour l'instant à votre récit !
- La paix, mauvais homme, le lecteur s'impatiente, qui plus est, au moment où le suspense est insoutenable !
- C'est vous qui le dites...

Lorsque Souhamoro arriva dans son village tous étaient affairés : le forgeron à forger ; le boulanger à pétrir une nouvelle fournée de pains de maïs ; les enfants à gambader autour de la margelle du lavoir là où les femmes faisaient tremper le linge. « Reprends ton souffle mon ami, que ton père et ta mère soient bénis pour leurs bonnes actions ! » lui dit le Sage installé sous le Figuier pour avoir le loisir de méditer tranquillement. Souhamoro souffla puis inspira longuement comme s'il en allait de sa survie. Après la troisième expiration, il s'écria « Partez, fuyez, la terre qui nous a nourris va nous manger un à un ! » Le sage s'amusa du propos, les femmes rirent à gorge déployée et les enfants qui avaient ralenti leur course, reprirent leur jeu de plus belle. Le sage bourra une pipe d'herbe bleue et la tendit à Souhamoro « Va plus loin, assieds-toi confortablement et fume cette bonne herbe bleue. Quand tu auras bien inhalé, attends la venue des rêves. Ils éclaireront tes pensées. » Souhamoro suivit les conseils du vieil homme car tous respectaient sa sagesse. Afin de profiter de sa pipe, le pêcheur suivit la piste qui menait à la sortie du village et s'installa près du promontoire. Là, on faisait face à la vallée du Tamshaga située aux pieds de la montagne de feu. Sur le chemin Fahoutama et son enfant Sihoumata, la fille née sans père, vinrent à passer. « Qu'as-tu Souhamoro ? Tu as la mine d'un homme qui aurait croisé le démon Gadamiah en personne. » Il raconta ses mésaventures, cette fois sans omettre le passage avec la grenouille. Les deux filles

prirent peur et allèrent se terrer dans un abri sûr. La montagne de feu grogna une fois, au deuxième grondement, elle souffla sur le village un vent de braises qui l'effaça d'un coup de la surface du monde.

- Mais, l'idée de ce mythe n'est pas de vous ! A l'aide d'idiomes idiots, pardonnez-moi cette tournure qui se veut plaisante, vous noyez le lecteur dans un simili mythe dont la nouveauté laisse un arrière-goût de resucée. Il n'est autre que celui des peuples natifs dans la région de l'ouest canadien. Il a été rapporté par William Bynon en 1947. Il s'agit d'une histoire liée au totem Haida en Colombie Britannique près de City Hall, dans un village connu sous le nom de Skidegate !

- De quoi je me mêle ! Ça peut vous foutre... Et puis laissez le lecteur se faire sa propre idée. Est-ce que je vous dis comment effectuer vos recherches sur le far West !

- Il ne s'agit pas d'un western à la John Wayne mais de choses sérieuses. Et votre récit trompe le lecteur par la présentation d'un mythe grossier !

- Espèce de grosse mite vous-même !

- Désolée de vous interrompre !

- Qui êtes-vous ?

- J'allais poser la même question que l'écrivain !

- Je suis une vieille femme et viens vous annoncer une catastrophe imminente !

- C'est quoi ces âneries et de qui tenez-vous cette information ?

- J'aurais pas dit mieux que le mythologue, oui, expliquez-nous un peu de qui vous vient cette fanfaronnade !

- Vous ne lisez pas les journaux ? N'écoutez-vous pas la radio ? N'allez-vous donc pas sur l'Internet ? L'énergie vient à manquer, le climat part en vrille !

- Vous annoncez ce désastre comme si c'était pour demain, relativisez un peu. Le temps et la complexité du problème sont des éléments qu'il faut jauger à l'aune des controverses sur le sujet.

- Exactement, le mythologue à raison et c'est un homme de science ! Et puis la peur n'a jamais été bonne conseillère, d'ailleurs ma grand-mère disait...

- Oui que disait donc votre grand-mère, voici un élément qui soucie le lecteur dont vous défendez si bien les intérêts !

- Laissez donc mes lecteurs tranquilles !

- Que vous dites, parce que, au train où vont les choses, il ne va plus en rester ! Ou alors un ami charitable qui n'osera pas refuser de jeter un œil sur vos racontars.

- Mais je vous assure que...

- Oh vous, la vieille allez donc voir ailleurs si nous y sommes !

- C'est cela, allez au diable ! J'ai un récit à conclure et avec tous ces personnages qui interviennent on ne sait plus où poser sa plume pour écrire un mot...

- Au fait qu'est devenue la fille qui parle aux buissons promeneurs ? Comment est-ce son nom déjà ?

- Rahma ?

- Mais Rahma c'est moi !

- Oh la vieille, ça commence à bien faire, on ne vous a rien demandé ! Sachez pauvre bougresse que vous parlez à deux descendants des Dhuer ennemis des Sylves, le peuple des buissons promeneurs. Allez donc annoncer l'apocalypse dans un autre mythe. Chaque chose à sa place, les vieilles femmes dans les légendes et les mythologues dans les mythothèques ainsi les écrivains seront bien gardés !

- Dites donc, ça se termine comment votre mythe ?

- Oui, l'écrivain, dites-nous un peu comment ça finit ?

Lorsque Fahoutama et son enfant Sihoumata arrivèrent dans la grande ville de Vancouver, elles furent étonnées par la beauté irréelle des tours qui s'élançaient vers le ciel. Le soleil brillait de mille feux et son scintillement reflétait son image d'une façade à l'autre. Le vitrage démesuré renvoyait des teintes d'un bleu acier qui se mariaient parfaitement avec la pierre des édifices plus anciens. Pas un bruit, un silence plaisant s'était posé délicatement sur la ville car on était dimanche. Sept heures venaient de sonner à l'horloge vapeur du quartier de Gastown. Mais il fallait porter le regard de l'autre côté de la ville. Là se trouvaient deux personnes assises sur un banc. La femme accompagnée de son enfant marchait d'un bon pas dans leur direction. Arrivée à leur hauteur, elle interpella l'un d'entre eux : « Pouvez-vous m'indiquer où se trouve le commissariat le plus proche, c'est pour déclarer une catastrophe naturelle. Mon village a été rasé pour une tempête de feu. » expliqua Fahoutama. Le mythe et l'écrivain étaient en grande discussion, c'est à peine s'ils prêtèrent attention à la jeune femme et son enfant. Elle dut répéter plusieurs fois sa question, jusqu'à hausser le ton fortement pour se faire entendre. « Le commissariat de Vancouver est, heu.... » finit par bafouiller l'écrivain. « Vous voyez le totem Grenouille, sur la place Barbara Howard, il se situe juste derrière. » compléta le mythe, voyant que l'écrivain ne savait comment terminer son récit. Fahoutama remercia les deux hommes, attrapa sa fille par la main et disparut de leur champ de vision.

Fin

Manolo

Manolo est au dernier étage, son casque sur la tête, il guette l'arrivée de la poutrelle. Le treuil a stoppé net, maintenant le charriot glisse sur les rails. Lucien est assis sur un sac de ciment, il sifflote un aria qu'il a travaillé sur son biniou tout en lisant un petit texte dont il compte bien faire un chant. Il délaisse son papier et sort le fromage de son sac en toile. « Amène-toi, j'ai besoin d'un coup de main ! » lui crie Manolo. Lucien lève la tête, fait un signe de la main « J'suis en pause ! » Le camembert déborde largement de sa longue tartine. Il enfourne l'une des extrémités dans son bec. La poutre arrive trop vite, Manolo ne peut à la fois gérer la direction et la vitesse. Trop tard, elle défonce la cloison avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit. La rage lui monte à la tête et obscurcit son esprit. Il se jette sur le tabouret, l'attrape par un pied, l'arrache du sol envoyant voler la gamelle, les couverts et le pain puis l'abat d'un coup sec sur le crâne de Lucien. Peu content du résultat obtenu, il s'y reprend par trois fois jusqu'à ce que la tête éclate. Satisfait, il repose le tabouret et s'en va dégager la poutrelle encastrée dans le mur.

La mort à coup de tabouret, vient à se savoir et la rumeur court jusqu'aux oreilles de la milice. Manolo est présenté devant Tédéhus, le magistrat et condamné à des travaux d'intérêt général. Le magistrat a un ami ayant perdu la clef de sa cave. A l'intérieur de celle-ci se trouve enfermé Martin. Le magistrat trouve à propos de confier la tâche de sortir le pauvre homme de ce schéol qui tient lieu de purgatoire à Manolo. La lime n'y suffit pas, il opte pour la dynamite et fait sauter la baraque et tout ce qu'elle contient. Mais Martin est tiré d'affaire, il peut s'en retourner au stand de tir pour parfaire son art. Tédéhus le magistrat, n'est pas satisfait, pour la peine, il confie à Manolo un nouveau travail : s'occuper de reconduire le taureau de Polo dans son enclos. Manolo n'est pas cowboy pour deux sous, mais il sait y faire avec les engins. D'un coup de pelleteuse il assomme la pauvre bête et la jette au milieu du pâturage. Polo n'a plus de taureau mais à la place de la viande pour un festin de roi. Le magistrat bien trop occupé à régler les affaires de la cité, envoie notre homme s'occuper de pépé, à la maison de retraite. Manolo trouve la chambre facilement et sur le lit voit pépé qui a oublié de respirer. D'un coup de poing au niveau du plexus, un coup bien placé, il ramène le bonhomme au pays des vivants. Le vieux ouvre les yeux et tente de crier à l'assassinat. Trois côtes cassées lui coupent la chique. « Mais enfin, monsieur Manolo, qu'est-ce qui vous a pris ! » hurla le magistrat tout en tambourinant avec son marteau. « Allez donc nettoyer nos écuries ! » Le pauvre homme tout penaud file chez Alphée et Pénéée faire le ménage. Le lieu est rempli de merde à cause du cheval qui pète. Une seule solution, Manolo ouvre une bouteille de champagne qu'il boit d'un trait, garde le bouchon précieusement. Il s'approche à pas de loup, et, profitant d'un moment d'égarement de l'animal ballonné, lui bouche le cul d'un coup sec. La pauvre bête s'enfle tant et tant que bientôt elle explose. Plus besoin d'écurie. Il ne reste qu'à la raser. Tédéhus n'en peut plus, il ne sait plus quoi proposer comme travail d'intérêt général. Il opine du côté du scribe « Qu'il aille récupérer les fils de la présidente, ils ont encore pris la poudre d'escampette ! » Manolo se rend chez la dame. Comme elle est en pleure, il la prend dans ses bras et la console longuement. Après un temps à se cajoler réciprocement, il remet les habits qu'il avait déposés près de la cheminée à sécher. Le cul est brûlé, mais il ne le remarque pas. Les deux affreux font les zouaves dans le parc, il les attrape par les chevilles, les pendouille un moment et leur promet une fessée chacun. Les deux enfants aperçoivent le cul noirci de Manolo et prennent peur. Dans leur jeunesse on leur avait raconté qu'un homme masqué viendrait leur faire signe d'un geste qui veut dire beaucoup. Il n'avait pas imaginé que le masque serait au niveau des fesses. Pris de panique, ils jurent leurs grands dieux de ne plus faire de bêtises. Manolo les lâche, et les voici qui se jettent dans les bras de leur mère, tétant les tétons jusqu'à plus soif. De retour auprès de la magistrature, Manolo bredouille des excuses à cause de sa tenue trouée. « Il suffit, les travaux n'ont qu'un intérêt général ! » On le jette en prison afin qu'il médite sur ses actes. Il y est encore, regrettant que ses travaux ne fussent qu'au nombre de cinq ! Tout le monde ne peut pas s'appeler Hercule et avancer en même tant.

Fin

Le voyage sans retour

Lorsque Daouda avait quitté son village pour rejoindre la France, son père lui avait dit « Quand tu seras sur le bateau qui t'emportera, ne te retournes pas. Laisse le sable effacer tes traces, et tes pensées nous oublier. » La pauvre famille avait tout perdu, ses chèvres et ses terres pour avoir oublié qu'un terrain hypothéqué peut vous être ôté bien plus facilement qu'il vous a été prêté. « Nous ne sommes plus rien, puisque le Dieu lui-même s'est désintéressé de nous. Pars ! » Chassé à coups de pieds, frappé par la baguette, il avait été forcé de quitter sa mère et laisser sa sœur en pleurs sur le chemin poussiéreux. Le jeune homme avait erré sur la route, observant incrédule, l'argent épargné par son père pour son voyage. Le taxi du village, que son âme repose en paix, habitait dans le contrebas, à la sortie du col avant l'entrée dans l'Oued. « Mon ami Daouda, cesse de regarder tes billets, je t'emmène demain là où bon te semble. » Daouda voulait partir en bateau pour la France, le chauffeur faillit s'étouffer. « Tu vis à quelle époque ! Tu as assez pour prendre l'avion, nous irons à l'aéroport ! ». Daouda, une fois sur le tarmac, avait ouvert de grands yeux découvrant ces oiseaux de métal au repos attendant de prendre leur envol. Les images qui s'imprégnnaient sur sa rétine se démultipliaient à l'infini. Au bas de la passerelle, il pensa une dernière fois à son père, grimpa les marches, mais tout en haut, il ne put réprimer le désir de se retourner. L'Atlas se découpaient sur le lointain. Daouda y décela une tâche sombre. Il était persuadé qu'il s'agissait là de son village. Rappelé par l'hôtesse, il délaissa à regret ces images du passé, et, une fois installé sur son siège, préféra fermer les yeux pendant toute la durée du vol.

Depuis ce voyage, Daouda avait fait sa vie non loin de la capitale. Il vivait seul dans un obscur trois pièces au sommet d'une tour d'où il pouvait apercevoir le Sacré-Cœur sur son perchoir, ensanglanté par le soleil du soir. Plus au sud, tel un phare qui aurait échoué en pleine terre, la Tour Eiffel jetait dans l'immensité son faisceau lumineux. Autre tour, autre espace duquel il était exclu, la banlieue était son bagné. Durant deux longues nuits d'insomnies, accoudé à la fenêtre, il avait longuement réfléchi. *Revenir* sonnait comme une injonction à laquelle il se devait d'obéir. Il décida donc de se rendre à Roissy. Pour les vacances d'août, il s'offrit un aller-retour sur la compagnie Aigle Azur. Il se sentait fier de renouer avec un passé jeté dans l'oubli.

De retour au pays, il choisit un taxi. Ce n'était plus les mêmes, plus modernes, plus onéreux aussi. La route, elle, n'avait pas changé, toujours aussi poussiéreuse, cahotante et parsemée de pierres qui faisaient dire au chauffeur « Mosska Kharba » à chaque soubresaut. Une insulte qui rythmait la progression au sortir de l'Oued, à flanc de montagne. Qui pouvait bien être cette « sale pute » qui avait parsemé le chemin de pierraille pour emmerder les taxis ? Quel hawāgis, que seules les entrailles de la terre savent conserver, était sorti tout droit d'un cours d'eau pour semer la caillasse au travers de la route.

Le village, lui non plus n'avait pas beaucoup changé. Seul le nombre des tombes avaient empiété sur le plateau qui surplombait la vallée. Parmi elles, celles de son père, de sa mère et de sa petite sœur. Son voyage l'avait conduit auprès des morts. Parmi les vivants, pas âme qu'il ne sut reconnaître. Pas âme qui ne vit en lui autre chose qu'un étranger. Pour quelque argent, il trouva à loger chez une veille femme. Dépité, il avait prévu de repartir tôt dans la matinée. Sa logeuse s'occupa de lui trouver un chauffeur pour le reconduire en ville. Que surtout il ne s'inquiète de rien, lui avait dit la vieille. Il sortit quelques billets de son portefeuille « Demain est un autre jour, nous verrons cela quand la lune aura cédé la place. » Dans le village une légende disait qu'argent bénî par la lune ne se devait qu'aux goules peuplant les sables du désert.

Au lever du soleil, Daouda se lava d'un coup de gant, sortit devant la pauvre maison et s'étira longuement. A côté de lui, silencieux, un homme ayant accumulé un grand nombre d'années patientait, assis sur la margelle sous un acacia courbé par Sirocco. Daouda sursauta en découvrant ce personnage silencieux. « On dirait que tu viens de voir le diable en personne mon ami ! » lui dit le vieil homme. Après s'être présenté comme le chauffeur, Sinouhé tourna légèrement la tête pour

fixer à nouveau l'horizon comme s'il attendait la venue du Messie. Daouda observa l'homme un temps, puis se décida à rentrer. Sur le pas de porte la veille femme attendait elle aussi on ne savait quel évènement. Se trouvant nez à nez avec elle, il sursauta à nouveau « Sous l'arbre se trouve celui qui vous conduira à l'aéroport, il s'appelle... » Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Daouda la coupa « Je sais ! Je serai prêt dans cinq minutes. » Il disparut à l'intérieur pour finir de boucler son bagage. « Les jeunes, toujours pressés comme le vent, et à vous manger les mots dans la bouche ! » s'amusa le vieil homme.

La lune persistait à côtoyer le soleil, la femme refusa tout paiement. « Nous nous reverrons là-haut si Dieu le veut, et nous apurerons les comptes ! » Elle ne voulut plus rien entendre, rentra chez elle et ferma la porte à double tour. « Les femmes font le monde à leur façon, il ne sert à rien de s'épuiser en vaines paroles ! Allons, il est temps de partir. » Sinouhé du haut de ses quatre-vingts ans, attrapa la lourde valise et la jeta dans le coffre de la 404. Le chemin escarpé plongeait dans les contreforts de la montagne. Daouda en découvrant l'engin qui allait le conduire eut une moue d'inquiétude, moue qui n'échappa pas au vieil homme « Elle a emmené toute ma famille jusqu'ici, transporter chacun des habitants du village à la ville voisine, et livré de quoi vivre dans le désert aux sahraouis quand ils ont pris le maquis ! Alors elle fera encore un effort pour toi, mon ami. » Daouda s'installa à l'arrière sur la banquette éculée en simili cuir d'un vert indécis, blanchi par la lumière. En examinant Sinouhé qui s'installait tant bien que mal derrière le large volant, il se dit qu'il n'était pas prêt d'arriver. Au démarrage, le moteur fit un bruit assourdissant. Il tournait dans le vide. Un craquement projeta la voiture en avant pour caler en un étouffement douloureux. « La course d'embrayage est un peu courte, je dois m'en occuper, mais tu sais ce que c'est, le temps file à une vitesse incroyable ! » A la deuxième tentative, la 404 se mit en branle péniblement. Mais une fois lancée, la voiture déboula en trombe à la sortie du village. Le chauffard évita de justesse un âne qui cheminait paisiblement portant un enfant à califourchon. Ce dernier proféra une série de jurons dont Daouda ne put qu'imaginer la teneur. « La radio ne te dérange pas ? » Daouda bredouilla une réponse qui ne parvint pas jusqu'aux oreilles du chauffeur à cause du bruit assourdissant qui régnait dans l'habitacle. Bien trop concentré sur la route pour prêter attention à ce que racontait le speaker, le passager faillit heurter le crâne de Sinouhé. Il avait pilé d'un coup. Il se tourna vers Daouda « Tu as entendu, la compagnie Aigle Azur a fait faillite. C'est l'émeute en ville. La plupart des algériens voyagent avec eux. En plus la compagnie ne rembourse pas et les autres vols sont déjà bondés ! » Daouda mit un peu de temps à recouvrer ses esprits, persuadé qu'il avait été de finir sa vie dans le ravin. « Tu as pris quelle compagnie ? » Il fallut répéter une deuxième fois toutes informations avant que Daouda comprenne qu'il devait vérifier son billet. Il était concerné lui aussi par la déroute générale. « De l'autre côté de la frontière se trouve un petit aérodrome de fortune, je connais l'un des pilotes, c'est un cousin, tu rejoindras la France pour une modique somme. Qu'en dis-tu ? » Daouda protesta, expliquant qu'il trouverait à s'embarquer d'une façon ou d'une autre, pouvant même faire appel au consulat. Ou bien l'homme était-il dur de la feuille, ou bien la radio qui braillait en arabe couvrait-elle sa voix, le fait est qu'ils firent demi-tour. Tel le Chergui lorsqu'il balaye le Sahara, ils repassèrent devant la maison de la vieille. Elle eut à peine le temps de les saluer d'un geste de la main. Ils se firent à nouveau insulter par le pauvre berger sur son âne. Ils filèrent par l'autre versant de la montagne, dans un chemin à peine assez large pour une charrette de foin. Daouda hurlait tant qu'il pouvait en agitant son chapeau. Tout ce qu'il obtint, fut de le regarder disparaître par la fenêtre. Le plafond en tôle heurta son crâne à cause d'une mauvaise bosse, il conclut que le calme et l'observation lui éviteraient les coups. La 404 dégringolait plus qu'elle ne roula et lorsqu'elle arriva aux abords de la rivière, elle se planta dans le courant pour caler au beau milieu des flots. « Mais où donc ont-ils mis le pont ? » Visiblement Sinouhé avait suivi un sentier de muletier et raté le passage qui permettait d'enjamber le cours d'eau. La voiture en profita pour achever sa longue vie dans un étouffement poussif lors d'une tentative sur le démarreur.

Sa valise dans une main, un bidon d'eau dans l'autre, Daouda s'apprêtait à passer la rivière pieds nus, les chaussures autour du cou avec les chaussettes enfournées à l'intérieur. « Tu suis le chemin, au tas de pierres empilées, tu prends à droite. En suivant cette route tu tomberas sur la bourgade de Timsite, là tu demanderas Bourgui, c'est mon frère, il te conduira à l'aérodrome. » Le vieil homme

ne voulut aucune rétribution et quitta les lieux pour disparaître dans le premier virage emporté par la brume. Une fois sur l'autre rive, Daouda remit ses chaussettes, enfila ses chaussures, attrapa sa valise et son bidon puis entama la montée qui permettait de quitter le fond du val. Il marcha, sa valise tantôt dans une main, tantôt dans l'autre, échangeant avec le bidon, lui beaucoup plus lourd. Il procéda ainsi pendant une bonne heure. Un olivier déposait une ombre bienfaisante dans laquelle s'abritait une pierre plate. Il s'y arrêta pour se désaltérer. « D'où viens-tu l'homme, habillé comme un prince au milieu de la pierraille et des épineux ? » Daouda se releva d'un coup, comme un clown éjecté de sa boîte à ressort. D'où pouvait bien arriver cet homme. Il donnait l'impression d'être là, appuyé sur sa canne depuis la nuit des temps. Daouda raconta son histoire à ce nomade enturbanné de la tête aux pieds. « De rivière, il n'y a pas par ici ! A part de la poussière et des cailloux, rien ne pousse dans le vallon. Le soleil a dû taper sur ta tête un peu trop fort. » Sans prendre le temps d'épiloguer, Daouda reprit sa route. Après quelques pas, se disant qu'il avait été impoli, il s'en retourna pour s'excuser. Mais l'homme avait déjà disparu, emporté par la brume qui mangeait la montagne. Une brume aussi opaque que le voile d'une femme quittant son mouscharabieh. Ne distinguant plus rien, il marchait à l'aveugle. Il passa tout près d'un tas de pierres qu'il ignora et continua sa progression vers l'à-pic du contrefort. « Mon fils, n'avance plus d'un pas ! La mort est au bout du chemin. » Daouda s'immobilisa, tremblant comme une feuille. Il sentait le vent qui s'échappait de la cheminée taillée dans la roche. Il caressait son visage comme la lame du rasoir. Daouda devina le précipice qui l'attendait, bras ouverts, pour se repaître de son âme. Frissonnant de tout son corps, il dut prendre sur lui pour faire un pas sur le côté. Puis un autre en arrière et enfin pivoter sur lui-même et faire face à son père. Derrière lui, main dans la main, sa mère et sa petite sœur. Cette dernière le dévisageait. Si petite, si fragile. « Tu as oublié mes recommandations. » Son père parlait d'une voix calme, posée. Son regard pénétrant semblait lire en lui comme on aurait parcouru un ouvrage pour connaître mieux l'un des personnages. « Tu es venu jusqu'ici grâce à notre taxi de toujours. Le pauvre Sinouhé ! Comment se porte-t-il depuis le temps ? » Daouda réalisa qui était le chauffeur du taxi qui l'avait conduit jusqu'à la rivière. En plus vieux, la peau parcheminée par le soleil, mais aucun doute, l'homme n'était autre que Sinouhé. « Bien, il se porte bien. » ne trouva-t-il qu'à répondre. Tout lui paraissant tellement irréel, le lieu même venait surajouter à la présence de sa famille une note intemporelle. Sa petite sœur, Rapha, abandonna la main de sa mère, s'avança d'un pas et se planta devant lui. « Ramène-nous au village, s'il te plaît ! » Que répondre à une telle demande ? Evidemment qu'il souhaitait ce retour, mais savait-il seulement où il se trouvait ? Quelle route suivre ? N'était-il pas perdu lui-même ? Sa mère voyant son désarroi poussa son mari du coude et lui fit un signe discret de la tête l'incitant à parler de nouveau. « Tu peux nous conduire, si une fois passé la rivière qui nous sépare de notre village, tu ne perds pas ta route. Pour cela, il faut fixer du regard la moindre parcelle de ce chemin. Ne pas perdre de vue la moindre pierre, le moindre méandre et tu t'affranchiras des entraves du lieu. » Daouda aurait voulu questionner un peu plus ce père qui venait de proférer de tels conseils. Il aurait aimé aussi, connaître la raison de leur présence en cet endroit isolé. Mais, intérieurement, il comprenait que ce n'était pas le moment. Qu'il y avait un temps pour se mettre ne route et un temps pour les questions.

Une fois près de la rivière, avant de passer le pont, Daouda descendit sur la rive pour remplir son bidon. Chacun but une rasade puis échangea un dernier regard avant de franchir le cours d'eau. Une fois de l'autre côté du pont, Daouda s'appliqua à fixer son attention sur la sente comme le lui avait conseillé son père. Il marcha un bon moment, avec pour seule compagnie, le crissement de ses propres souliers sur la caillasse. Pas un autre bruit, un silence oppressant régnait en maître absolu dans les escarpements qu'il traversait. Une première fois il eut envie de s'arrêter, de lever le nez de cette route qui lui brûlait les yeux. Il aurait voulu s'assurer, que derrière lui, suivait sa famille. Il tenta d'oublier ses pensées obsédantes pour reprendre sa progression. Les pierres, toujours les pierres et les caillasses qui avaient dégringolé de la pente et encombraient la route. La poussière soulevée par le vent devenait irritante. Souvent, il essuyait son visage. Mais rien n'y faisait. Il ôta sa veste, écarta le col de sa chemine, défit aussi quelques boutons, mais la chaleur persistait. Elle était portée par le souffle de l'air embrasé dans les hauteurs de la montagne. Voir ne serait-ce que pour

être rassuré ! A chaque fois qu'il était tenté de se retourner, il se frappait le visage, de plus en plus durement. Toujours ce calme inquiétant. Il marchait comme un pénitent, la tête tombant sur la poitrine, le dos voûté comme une canne. Il ne lâchait pas la route des yeux, obsédé par le sentier devenu sinueux, se repliant sur lui-même pour grimper dans la pente raide. Pourtant, une mauvaise pierre qui bordait le ravin échappa à son attention. Son pied la heurta légèrement, imperceptiblement elle glissa de son logement que les siècles lui avaient octroyé pour l'éternité. Rompant l'équilibre du monde, Daouda, sans s'en rendre compte, provoqua la chute de la pierre. Elle heurta le fond de l'oued provoquant un choc lourd, semblable à celui d'un corps frappant le sol. Il se tourna d'un coup ! Toute sa famille figée, visage crispé, le fixait les yeux inquiets, sans haine mais d'une tristesse infinie. Un brouillard soudain grimpa du fond de la rivière pour avaler ce décor fantomatique, étouffant le moindre son. Daouda n'eut le temps que de voir la main de sa petite sœur avant qu'elle ne disparaisse, absorbée par la brume. Il aurait voulu courir vers elle. Rattraper le temps perdu. A cause de son hésitation, cette suspension qui valait éternité, il les avait perdus, tous. Aveuglé par ce nuage vaporeux, il n'osait plus faire un pas. La peur avait à nouveau obscurci son esprit, la peur du précipice qui appelait de sa douce voix « viens mon petit, approche, je te tends les bras, tombe et tombe jusqu'à moi. » Dans son délire, Daouda perdit conscience et s'effondra sur lui-même chutant sur le sol en un tas inerte.

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'il s'éveilla comme on émerge d'un mauvais rêve, il courut comme un fou. Il hurlait le prénom sa sœur, puis celui de sa mère et pour finir appela son père. Il courut ainsi jusqu'à la rivière qu'il traversa à gué. A chaque cri, seul le fond de la vallée lui répétait les mots qu'il venait de prononcer. Il erra ainsi de longues heures durant avant de se décider, de guerre lasse, à regagner le village.

Il logea un temps chez la vieille, puis il construisit sa propre baraque. Il avait aussi fini par racheter la 404 pour la remettre en état. Et chaque jour que Dieu faisait, il partait au petit matin du côté de la rivière et appelait les Maritins aux abords du cours d'eau, afin qu'ils favorisent le retour de sa famille. Peine perdue. Le soir, à la tombée du jour, il se rendait sur la tombe des siens, priait longuement et demandait pardon à sa petite sœur pour n'avoir pas su la ramener au village.

Il paraît, à ce qu'on raconte, qu'il n'est pas rare, près du cours d'eau, de croiser l'ombre de Daouda au volant de sa 404, dévalant comme une furie, la pente de l'oued, hurlant sa folie à qui veut l'entendre. Si vous n'êtes pas attentif, sachez que cet attelage d'un autre temps, pourrait vous faucher encore mieux que ne le ferait Hadès lui-même. Ce gardien des enfers qui vit, paraît-il de l'autre côté de la rivière, celle qui coule au fond l'oued, à l'aplomb du village. Il n'est point nécessaire de la nommer ici, vous la reconnaîtrez aisément au moment de la franchir pour votre dernier voyage.

Fin